

Élisabeth du Boucher-Lasry<sup>1</sup>

La soirée de la librairie est consacrée aujourd'hui au livre d'Ilse Grubrich-Simitis : *Freud : retour aux manuscrits. Faire parler des documents muets*. Ce livre est paru en 1993 chez S. Fisher Verlag à Francfort, puis en France en décembre 1997 aux Presses Universitaires de France, dans la collection « Bibliothèque de psychanalyse » dirigée par Jean Laplanche.

Ce livre se compose de trois grandes parties : la première est consacrée à l'histoire des éditions de l'œuvre de Freud, la deuxième à ce que I. Grubrich-Simitis nomme le Paysage des manuscrits, la troisième regroupe des remarques, des suggestions et des recommandations formulées par I. Grubrich-Simitis à l'usage d'une (éventuelle) future édition critique de l'œuvre de Freud.

Quelques mots tout d'abord sur la première partie. I. Grubrich-Simitis présente l'histoire des éditions en trois périodes : Vienne de 1890 à 1938, Londres de 1938 à 1960, Francfort de 1960 à aujourd'hui.

Les pages consacrées à la première période, c'est-à-dire à l'édition du vivant de Freud, sont tout particulièrement passionnantes.

I. Grubrich-Simitis rappelle que Freud est non seulement l'inventeur de la psychanalyse et un écrivain de premier rang, mais aussi « un homme du livre ». Comme Freud l'écrit à propos de lui-même, dans *L'Interprétation des rêves*, « les relations avec les livres [sont] la première passion de ma vie ».

De fait tout au long de sa vie Freud apporte une attention exceptionnelle à l'édition de ses travaux. Saussure, à titre de comparaison, fait tout le contraire : il laisse le hasard décider de la diffusion de sa découverte ; il enseigne et il faut attendre la bonne volonté de ses disciples pour que son cours soit rassemblé et publié. Freud lui, se préoccupe non seulement d'écrire et d'être publié, mais aussi de mettre en oeuvre une véritable *stratégie d'édition*, pour que son œuvre et celle de ses disciples soient diffusées, traduites pour assurer la pérennité et la transmission de sa découverte. Avec une remarquable détermination et une persistance dans ces objectifs il poursuit sa *stratégie d'édition* tout au long de quatre décennies et obtient progressivement une indépendance éditoriale complète. L'enjeu pour Freud est résumé dans cette phrase extraite d'une lettre à Ferenczi datée du 24 janvier 1932 : « sans maison d'édition nous serions impuissants ».

Cette *stratégie éditoriale*, l'attention portée aux traductions, la création en 1938 de l'Imago Publishing Company ont permis d'éviter que l'œuvre de Freud ne subisse une éclipse (ou pire) sous les effets conjoints de la mort de Freud, de la période nazie et de la guerre mondiale.

---

<sup>1</sup> Texte présenté le 7 février 2002 au cours d'une soirée de la « librairie » de l'E.P.S.F., consacrée à la présentation du livre d'Ilse Grubrich-Simitis, *Freud : retour aux manuscrits. Faire parler des documents muets*, Paris, P.U.F., 1997.

I. Grumbrich-Simitis poursuit ensuite l'histoire des éditions avec la période londonienne (1938-1960) puis le renouveau des éditions allemandes après 1960 à Francfort (même si certains livres sont déjà republiés dans les années 50 en Allemagne).

Après avoir ainsi cerné et éclairé la position très particulière de Freud par rapport à l'édition, I. Grumbrich-Simitis aborde dans la deuxième partie de son livre, l'œuvre de Freud elle-même.

Cette deuxième partie s'ouvre sur un chapitre au titre saisissant : « écrire-écrire-écrire ». C'est une référence à une phrase de Freud dans une lettre à Ferenczi datée du 2 janvier 1912 : « j'étais, pendant tout ce temps affligé » écrit Freud « et ma drogue était : écrire-écrire-écrire ». Une addiction durable et tenace à laquelle nous devons une œuvre écrite exceptionnelle : Freud a probablement écrit 20 000 lettres et la *Standard Edition* comporte 23 tomes.

À cela il convient d'ajouter les écrits pré-analytiques, les premières ébauches des publications, et, *last but not least*, les notes de travail : les notes de travail furent et restèrent des documents privés, examinés et triés de temps à autre, certaines d'entre elles numérotées et regroupées par Freud.

I. Grubrich-Simitis nous montre comment le processus d'écriture pour Freud est indissociablement lié au processus de découverte et d'invention. Ainsi écrire correspond non seulement pour Freud à un enjeu de diffusion et de pérennité de son œuvre, c'est aussi le processus même par lequel Freud arrive à découvrir et inventer, et sa création se confond avec l'acte même d'écrire.

Le projet d'écriture (avant même les séances d'écriture) met sans doute en mouvement un travail inconscient de gestation qui explique ensuite une écriture en plusieurs temps :

1°) temps de la prise de notes : à partir du matériel apporté dans les cures, à partir des pensées incidentes, à partir de la lecture et du travail de certains textes (Shakespeare, Dostoïevski) ;

2°) temps de l'ébauche qui est parallèle au temps des lettres à certains interlocuteurs privilégiés, Fließ d'abord, puis Ferenczi, etc. ;

3°) temps de la production du manuscrit lui-même qui serait un temps plus concentré et rapide ;

4°) temps ultérieur où Freud reprend ses manuscrits ou revient sur eux, les complète ou les modifie pour de nouvelles versions.

Écrire, écrire, écrire : comment ?

Les conditions indispensables à la création sont pour Freud nombreuses, et au tout premier rang, de façon étonnante, figure un indispensable « état de malaise ». Freud révèle à diverses reprises (lettres à Ferenczi, Fließ) qu'un certain état de souffrance est indispensable au soutien de sa possibilité d'écriture, son style n'est jamais si bon, sa production plus féconde que lorsqu'il est victime de malaise, de « misère », un état qui lui sera nécessaire tout au long de sa vie.

Cette souffrance est nécessaire même pour les phases préparatoires de la création : « pour sentir qu'elles se mettaient en route, il était besoin d'une charge de douleurs psychique et/ou corporelle modérée, de la tension de cette *misère moyenne* qui créait *l'optimum pour l'activité* de son cerveau », nous explique I. Grubrich-Simitis citant des lettres de Freud à Fließ<sup>2</sup>.

Freud écrit même à Ferenczi le 6 septembre 1899 : « Mon style était malheureusement mauvais parce que j'allais trop bien. »

Freud ne semble pas avoir lui-même abordé la dimension signifiante de cette misère nécessaire. On songe à la phrase de Lacan : « ça parle là où l'on s'y attendrait le moins, là où ça souffre ».

I. Grubrich-Simitis émet l'hypothèse d'une représentation condensée se référant à sa deuxième année : sa mère se détournant brusquement de lui (pour qui il avait été l'aîné tant aimé) au moment où elle doit affronter le double deuil de la mort de Julius, son fils cadet, et simultanément la mort de son propre frère.

I. Grubrich-Simitis évoque le lien qui pourrait exister chez Freud entre l'état de malheur productif et cette inscription probablement traumatique dans le développement de son moi avant l'achèvement de la séparation. L'écriture chez Freud serait donc en rapport avec des tentatives pour traiter une détresse intérieure, des angoisses, la plupart du temps inconscientes, répondant à l'évocation de la perte, de la mort.

Par ailleurs même lorsque Freud était certain de pouvoir écrire il arrivait que l'*horror calami* le tourmentât. Pour la surmonter il avait besoin soit de journées sans patients, soit d'une semaine de vacances, soit de la tranquillité que lui apportaient les heures du soir ou de la nuit. Notons que Freud réserve le mot « travail » à l'écriture : pour tout le reste (patients, réunions diverses), Freud emploie le mot « corvées » : ainsi les « vacances » pouvaient être le meilleur moment pour « travailler »

Le contexte matériel était lui aussi important : un bureau silencieux, la présence d'objets rappelant le passé, des ustensiles de bureau, et du papier de format inhabituel.

« Freud put dans ces environnements particuliers [...] lorsqu'il commençait une œuvre, répéter quelque chose dont l'issue n'était jamais certaine [...] »<sup>3</sup>

I. Grubrich-Simitis nous indique que, contrairement au souvenir qu'Anna Freud a gardé et transmis, le travail de son père n'était pas linéaire et sans retour. Des témoignages et des indices fournis par les manuscrits semblent montrer au contraire un travail plus progressif, plus archéologique, où l'invention, la découverte sont le fruit d'un effort stratifié, Freud retravaillant les premières esquisses.

---

<sup>2</sup> Cf. p. 93.

<sup>3</sup> Cf. p. 103.

L'identification de l'écriture et de l'invention, caractérise un processus de création original. A priori un tel processus de création semble plutôt rappeler la création artistique, plutôt que le travail des scientifiques.

Ce qui me frappe après avoir lu le livre d'I. Grubrich-Simitis, c'est que Freud s'inscrit dans un courant scientifique, certes minoritaire, qui est l'apanage de quelques-uns, et dont Albert Einstein est une autre figure emblématique.

Ce n'est en effet pas en se confrontant à des machines, ni en participant à la vie d'un laboratoire qu'Einstein a relativisé l'espace et le temps absolu de Newton et de Kant. C'est dans la solitude, dans un face à face avec le matériel mental qu'il élaborait, grâce à ce qu'il appelait « ses expériences de pensée », qu'Einstein a inventé et écrit comme Freud son œuvre majeure au tournant du siècle. Comme Freud encore, une œuvre copernicienne qui, pour paraphraser Lacan, met un terme à la fausse évidence dont le temps – comme le moi – se fait titre à parader de l'existence.